

mon cœur, rendre à l'excès, sentoit le besoin d'aimer, comme on le sent à cet âge. Je voulois un ami, je voulois un support, & j'y cherchois les mêmes sentimens, la même vertu dont mon cœur se rendoit un doux témoignage. Ce ne fut pas sans peine que je trouvai ce prodige. Elidor, son père, m'offrit l'hommage d'un cœur aimant & tendre, plein d'innocence comme le mien; une douce sympathie nous attira l'un vers l'autre avec un charme irrésistible; je lui promis ma main; il avoit déjà mon cœur. Il partit aussi-tôt pour annoncer à ses parens l'épouse qu'il avoit choisie. Hélas! il partit, pour mon malheur. Un soir d'été, suivant mon habitude, je sortis sur ces bords, & posant mes vêtemens sur le rivage, je m'avançai dans l'onde. Bientôt j'aperçus une voiture s'arrêter vis-à-vis de moi; je frissonnai; j'aurois voulu m'abîmer dans le plus profond du fleuve. Toutefois j'examinai avec attention, & je reconnus distinctement Dorimon, le Seigneur du voisinage. Il me voyoit de sa voiture; mais, soit qu'il craignît de trop m'effaroucher en m'abordant, soit que les gens qui l'accompagnoient le gênassent par leur présence, il partit comme un éclair, & je crus en être quitte pour une vaine alarme. Mais le lendemain, de quel effroi je fus saisie en le voyant sans aucune suite, s'approcher de ma cabane! je savois que les gens de sa naissance ne respectent guère en mon sexe

Ils loix de l'honneur & de la vertu, & que, dans un rang inférieur au leur, ils n'imaginent ni délicatesse ni sentimens. Je frémiss de l'odieux dessein qui l'amenoit, & qu'il ne tarda pas à me dévoiler. Mais je trouvai dans ma vertu d'assez fortes armes pour me préserver aisément de la séduction, & pour ôter tout espoir à ce vil corrompueur.

Elidor revint. De doux sermens enchaînés; je versai des larmes de joie dans son sein; je bénis le Ciel d'avoir réuni deux cœurs vertueux. O mon fils! puissiez-vous, ainsi que votre père, connoître le véritable amour! & , comme lui, ne le point séparer de la vertu, qui seule en est la base inébranlable. Mon fils! j'ai connu le bonheur, & je l'ai vu s'évanouir comme une ombre. Gage chéri de l'union la plus tendre! tu commençois à balbutier le doux nom de mère, & ton père, attentif à tous tes mouvemens, les dirigeoit avec adresse au grand but de l'homme, à la vertu. O quelle joie inondoit nos cœurs, en cultivant de concert le germe précieux du bien, qui depuis s'est développé dans ton ame!

Un soir, assis ensemble au clair de la lune, nous nous entretenions des moyens de s'inspirer ces nobles sentimens, cet amour sublime du juste & de l'honnête; en un mot, un cœur innocent & bon, si agréable aux yeux du grand Être! & remontrant, par degrés, jusqu'à la cause

Infinie, nous admitions l'ordre immuable & l'harmonie de l'Univers, & nous nous sentions atteints d'une sorte d'effroi en nous considérant si foibles, & comme un néant, par rapport au tout immense. Mais en même temps une douce confiance passoit dans nos âmes, absorbées dans le plus délicieux ravissement ! Pour toi, tu te jouois à quelques pas de nous ; la sérénité de l'innocence brilloit sur ton front, & , tous deux, nous t'observions paré des graces naturelles de l'enfance. Que ces momens étoient purs & sercins ! Hélas ! ils ne reviendront plus ; ils m'ont été ravis pour jamais ! Tout à coup un homme menaçant se jette sur moi ; je m'écrie, je regarde ; c'étoit Dorimon qui me portoit un poignard à la gorge. Elidor, s'écria-t-il d'une voix furieuse, n'avance pas pour secourir Palmire, si tu ne veux la voir tomber à mes pieds. Mais si tu l'aimes plus que toi-même ! Que faut-il ? reprit Elidor enflammé d'une fureur qu'il étoit contraint d'étouffer : Il faut, reprit le monstre, te précipiter dans le fleuve ; n'hésite pas, ou ton sang va couler. Atterrée par ces foudroyantes paroles, Elidor, m'écriai-je ! laisse-moi mourir. O Palmire ! me dit-il en versant un torrent de larmes, il dépend de moi de conserver tes jours ; tu ne périras point. Et toi, malheureux Dorimon, quelle rage te porte à troubler la paix de notre union, à te souiller du

crime le plus noir ? Arrête, homme féroce : ton cœur est-il de bronze ? Au nom du Dieu suprême, redoutable vengeur des crimes, arrête ! — Je n'ai plus qu'un mot, répliqua Dorimon ; choisis de sa vie ou de la tienne. Ah ! Je n'ai point à balancer, reprit Elidor dans le transport le plus douloureux ; & prenant un élan rapide, il alloit se plonger..... Je pouffai un cri aigu qui suspendit sa course. Il voulut me parler ; mais des sanglots redoublés lui coupèrent la voix ; son cœur, déchiré comme le mien, ne pouvoit suffire à tant de tourmens ; mais Dorimon, les yeux enflammés, impatient de voir commettre le crime, s'écria : C'en est trop ! regarde son sang jaillir. Arrête, lui dit Elidor avec l'accent du désespoir ; adieu, chère Palmire !... O Palmire..... Il s'élança ; l'onde frémissante l'engloutit !... Accablée d'horreur, je pouffai des cris lamentables ; mon cœur ne battoit presque plus, & mon ame accablée sembloit prête à s'échapper.

O mon fils ! tu frissonnes ! tes pleurs coulent en abondance ; tu juges aisément de la profondeur de ma plaie. J'étois dans un désordre inexprimable ; je n'étois point à la vie, je n'étois point à la mort ; j'en éprouvois les angoisses sans pouvoir mourir. Dégagée, je ne sais comment, des bras de l'assassin, j'allois, sur les pas d'Elidor, me plonger dans l'ombre éternelle, lorsque ta

voix enfantine m'appela. Je l'entendis : retenue par le seul instinct de la Nature , je m'arrêtai sur le bord du précipice ; j'allai machinalement vers toi ; je te pris dans mes bras , & je tombai sans force sur le rivage. J'y demeurai toute la nuit sans sommeiller , sans penser , sans exister.

Hélas ! le jour revint trop tôt pour moi : jusqu'ici j'avois été comme anéantie par le désespoir ; la lumière me rendit l'être , & me fit sentir toute l'étendue de mon malheur. Je réfléchis , & je l'aggravai. Je répandis des ruisseaux de larmes sans pouvoir en arrêter le cours , & je ne pouvois m'éloigner de ces funestes bords , lorsque d'un air riant , tu me demandas l'aliméne de la vie. Pauvre enfant , repris-je avec un souris amer , tu ne connois point l'horreur qui t'environne.

Quand je fus rentrée dans la cabane , tous les objets qui s'offroient à ma vue ne servoient qu'à nourrir ma douleur. Mon désespoir étoit au comble , & je n'existois que pour souffrir.

Juge de quel coup en effet je dus être accablée ! Lorsque de tristes évènements se succédant sans cesse par une marche lente & progressive , vous préparent d'avance à la perte d'un objet aimé , l'ame a le temps d'acquérir des forces pour supporter ce coup foudroyant. Mais moi , qui , dans une pleine sécurité , goûtois en paix le charme d'un heureux moment , pouvois-je me pré-

munir contre un revers aussi funeste qu'imaginable ? Mon ame , qui planoit dans les cieux , pouvoit-elle songer aux crimes de la terre ?.... Jamais la foudre , tombant à mes pieds , ne m'eût causé un trouble aussi grand. O Elidor ! époux amèrement regretté , j'étois plongée dans une douce extase , j'étois heureuse auprès de toi.... Un moment prompt comme l'éclair , anéantit mon bonheur & t'engloutit dans les flots... Mon ame ébranlée ne put tenir contre un orage aussi rapide , je crus voir le ciel croulant sur ma tête ; & mon entendement même en fut troublé.

Quand je fus un peu rendue à moi-même , je jetai des regards effrayés autour de moi : un vide insoutenable m'environnoit , & je traçai sur un papier le tableau de mon infortune , pour le faire parvenir aux parens d'Elidor. Mais les uns étoient morts , les autres avoient passé les mers ; ainsi je demurerai , sans autre ressource que moi-même , veuve par le crime le plus inoui. Dans ma déplorable situation , toi seul , ô mon fils ! m'as fait encore aimer la vie : & comme ton innocence me l'avoit déjà conservée , ta vertu naissante en embellit quelques instans.

Un jour j'étois tristement assise sur ce rivage , & suivant des yeux le courant du fleuve , j'aperçus un bateau qui le remontoit lentement. Je me levai dans une espèce de transport ; mon cœur palpitant se

livroit déjà au plus doux espoir : Dieu !... si c'étoit Elidor qui se fût sauvé ! l'impatience me faisoit compter les momens. Enfin le bateau vint aborder près de moi ; un drap noir & lugubre en couvroit une partie ; j'approche, & je vois Dorimon. Son aspect ne m'épouvanta point ; je m'avançai avec assurance, & je lui dis d'un ton impérieux : Que cherches-tu ? parle. Pour toute réponse il se jeta à mes pieds, & me découvrit le corps d'Elidor. O mon fils ! mes plaies saignèrent de nouveau, & se rouvrirent douloureusement. Les déplorables restes de mon époux furent inondés de mes larmes. Elidor, m'écriai-je ! pourquoi m'as-tu tant aimée ? hélas ! tu t'es sacrifié pour moi, & je ne t'ai point encore suivi ! Ah ! pardonne, pardonne ; des devoirs sacrés me retiennent au monde : sans cette partie de toi-même, sans ton fils, je ne verrois plus la lumière. Tandis que je m'abîmois ainsi dans ma douleur, l'auteur de mes maux gémissoit à mes genoux ; les remords, vengeurs du sang innocent, déchiroient son sein. Il fut long-temps sans parler ; enfin il proféra ces paroles : « La jalousie m'a porté au comble du crime ; le genre en est affreux, & je l'avois choisi pour échapper à toute espèce de recherche, afin de perdre votre époux, sans offrir des preuves de mon forfait. Mais aussi-tôt que la victime de ma rage fut immolée, vos cris

aigus apportèrent dans mon ame les furies des enfers. Mes cheveux se hérissèrent, & je vous abandonnai tout tremblant, épouvanté de moi-même. Mes genoux se refusoient à ma fuite.... Que sert de vous en dire plus ?... Cette nuit j'ai pris ce bateau, j'ai cherché moi-même ce corps qu'animoit une si grande ame; je l'ai trouvé, j'ose l'offrir à vos yeux. Il se tut, & se roula sur la poussière. Je le vis d'un œil indifférent & sec. Mon cœur, absorbé par la douleur, ne pouvoit recevoir aucune autre impression, pas même celle de la pitié. Lève-toi, lui dis-je d'un ton farouche; & comme s'il eût été mon esclave, je lui ordonnai de creuser la terre où je voulois déposer les tristes restes de mon époux. Ma voix lui sembla celle de la Divinité même; tant il est vrai que l'aspect de la vertu couvre le vice d'une honte invincible! O mon fils! à quel point le crime avilit l'homme! Il obéit en silence. Je le voyois travailler sans relâche, & quelque pitié commença de naître en mon ame. Hélas! me disois-je, qu'il est malheureux d'être si méchant! Et par un retour sur moi-même, je me trouvai moins à plaindre que lui, n'ayant nul crime à me reprocher. Cette réflexion me fit sentir que la vertu n'est point sans consolation dans ses maux. Ainsi la vue d'un être plus malheureux que moi, tempéra l'excès de ma douleur.

Lorsque l'ouvrage fut achevé, & que jeus remis à la terre la victime sacrifiée, j'ordonnai au coupable de s'éloigner. Il obéit, en prononçant ces mots : " Les remords qui me dévorent vous vengent assez ". O mon fils ! n'est-il pas assez malheureux en effet ? Ne recherche donc point une vengeance, non seulement dangereuse contre un homme puissant, mais odieuse par elle-même. J'avoue que la crainte de te voir former de violens desseins, a vingt fois retenu mon secret, prêt à s'échapper vers toi. Je t'en conjure donc par ta vertu, rehaussée en l'éclat par un oubli généreux ; & laisse à l'éternelle justice le soin de venger l'innocence égorgée.

Aussi-tôt que je me vis seule, dans un transport religieux, j'adorai le suprême Rénumérateur, qui voulut que la vertu malheureuse trouvât en elle-même une douce consolation. Alors je plantai de mes mains ce saule qui nous ombre, & qui couvre de ses branches la terre qui se mêle aux cendres de mon époux. Toutes les nuits je viens passer quelque temps au pied de cet arbre sacré, non pour m'affliger davantage, ni pour murmurer contre l'Auteur de mon être, mais plutôt pour m'élever à lui par le sentiment de mes peines. Alors je ne fais quel charme je trouve à répandre des pleurs en ce lieu.

Palmire se tut, en se penchant affectueusement sur son fils. Le jeune homme,

110 M E R C U R E

pénétré d'un étonnement religieux, demeura muet, immobile, & tous deux gardoient un profond silence.

(*De B...*, par *M. P. L. C.*)

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogriphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Couvent*, celui de l'Énigme est *Non*, celui du Logogriphe est *Magie*, où l'on trouve *Ami, Gai, Geai, Me, Ma, Mi, Mai, Mage, Age, Ame.*

C H A R A D E.

C'EST au milieu de mon dernier
Que se prépare mon premier ;
Et mon tout, par un doux prestige,
Lecteur, ou t'égaye ou t'afflige.

(*Par M. l'Abbé Duboscq.*)

É N I G M E.

ECOUTE, ami Lecteur ; pour me donner naissance,
Ma mère par morceaux est mise sans pitié ;
Chez les gens du bon ton, des lis j'ai la nuance ;
Chez le pauvre souvent je bruis de moitié.

Résous, si tu le peux, cet étrange problème :
 Ce qu'enferme mon sein me tient entre ses bras.
 A toute heure, en tous lieux j'accompagne tes pas ;
 J'appartiens à la jeune, à la vieille, à toi-même.
 De mon destin telle est la loi,
 Que toujours je contiens beaucoup plus grand que
 moi.

(Par M. Gillet du Coudray, Avocat.)

LOGOGRIPE.

JE suis un long tuyau, rejeton de la Terre ;
 Plus Cérés me sourit, plus on me voit baissé ;
 Je fournis aux humains un mets très-nécessaire ;
 Mais je suis de mes dons bien mal récompensé :
 Pour posséder les biens qu'aux ingrats je procure,
 On me coupe la tête, on la mange, & mon corps,
 Des plus foibles coursiers, ainsi que des plus forts,
 Devient, qui le croiroit ? la grossière pâture.
 J'offre dans les neuf pieds, où mon tout est réduit,
 Une bête de somme en France peu commune ;
 Une autre fort mutine & sujette à rancune ;
 Une couleur du teint que le soleil produit ;
 Du toit du Laboureur la frêle couverture ;
 Une herbe dont toujours on vante la verdure ;
 Ce qui d'une Bourgade est le diminutif ;
 Du sexe le plus noble un terme distinctif ;
 Un mot article, adverbe, ou note de musique ;
 De tout être pensant le principe moteur ;

Une exclamation qui marque la douleur ;
 Un des quatre élémens... Faut-il que je m'explique,
 Lecteur ? Dans les longs-jours de la chaude saison,
 Abandonne Paris pour le séjour champêtre ;
 Alors tu conviendras que j'ai grande raison
 De dire que sans peine on peut m'y reconnoître.
 (*Par M. Lapleigni Ducondray.*)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ŒUVRES DE THÉÂTRE, & autres
Poésies; par M. DE CHABANON, de
 l'Académie Française, &c. in-8°. A Paris,
 chez Prault & Pillot; quai des Augustins.

M. de Chabanon s'est exercé avec succès dans plus d'un genre ; mais peut-être n'a-t-il pas encore trouvé le genre où l'attendoient les plus grands succès. Peut-être jugera-t-on que c'étoit à la Comédie, à la grande Comédie (la Comédie de caractère, la Comédie morale), qu'il étoit principalement appelé par ses talens. Le Volume qu'il publie aujourd'hui contient deux Pièces de ce genre. La première est l'*Esprit de parti*. Le choix de ce sujet mérite déjà des éloges ; ce sont sur-tout les ridicules

& les travers dominans qu'il faut avoir le courage de fronder ; c'est au mal présent qu'il faut sur-tout apporter remède , & on peut dire aujourd'hui de l'esprit de parti :

C'est proprement le mal-François.

Nous le portons par-tout ; dans la Religion, dans la Politique, dans les Sciences, dans les Arts ; dans les affaires, dans les plaisirs ; le plaisir qui devoit réunir tous les hommes, sert à les diviser ; il produit l'engouement & l'enthousiasme, d'où naissent les goûts exclusifs & l'intolérance. L'esprit de domination & de tyrannie est si naturel à l'homme, qu'il voudroit forcer tout le monde non seulement à penser, mais encore à sentir comme lui, ou plutôt comme il croit penser & sentir.

De l'esprit de parti, c'est la rage insensée,
De faire dominer son goût & sa pensée,
D'asservir le Public, de livrer des combats
Pour une opinion que souvent on n'a pas ;
Mais qui, prise au hasard, ou par haine adoptée,
Est par la haine encore accrue & fomentée :
De là les factions, les brigues, les complots ;
Chaque Secte choisit son Chef & ses Héros....
Qui pense comme nous, est pour nous estimable ;
Et quiconque résiste à notre opinion,
Jugé par ce seul fait, est ou sot ou fripon...
Ces Messieurs s'aiment tant, pour mieux haïr autrui !

aigus apportèrent dans mon ame les furies des enfers. Mes cheveux se hérissèrent, & je vous abandonnai tout tremblant, épouvanté de moi-même. Mes genoux se refusoient à ma fuite.... Que sert de vous en dire plus?... Cette nuit j'ai pris ce bateau, j'ai cherché moi-même ce corps qu'animoit une si grande ame; je l'ai trouvé, j'ose l'offrir à vos yeux. Il se tut, & se roula sur la poussière. Je le vis d'un œil indifférent & sec. Mon cœur, absorbé par la douleur, ne pouvoit recevoir aucune autre impression, pas même celle de la pitié. Lève-toi, lui dis-je d'un ton farouche; & comme s'il eût été mon esclave, je lui ordonnai de creuser la terre où je voulois déposer les tristes restes de mon époux. Ma voix lui sembla celle de la Divinité même; tant il est vrai que l'aspect de la vertu couvre le vice d'une honte invincible! O mon fils! à quel point le crime avilit l'homme! Il obéit en silence. Je le voyois travailler sans relâche, & quelque pitié commença de naître en mon ame. Hélas! me disois-je, qu'il est malheureux d'être si méchant! Et par un retour sur moi-même, je me trouvois moins à plaindre que lui, n'ayant nul crime à me reprocher. Cette réflexion me fit sentir que la vertu n'est point sans consolation dans ses maux. Ainsi la vue d'un être plus malheureux que moi, tempéra l'excès de ma douleur.

Lorsque l'ouvrage fut achevé, & que jeus remis à la terre la victime sacrifiée, j'ordonnai au coupable de s'éloigner. Il obéit, en prononçant ces mots : " Les remords qui me dévorent vous vengent assez ". O mon fils ! n'est-il pas assez malheureux en effet ? Ne recherche donc point une vengeance, non seulement dangereuse contre un homme puissant, mais odieuse par elle-même. J'avoue que la crainte de te voir former de violens desseins, a vingt fois retenu mon secret, prêt à s'échapper vers toi. Je t'en conjure donc par ta vertu, rehaussée en l'éclat par un oubli généreux ; & laisse à l'éternelle justice le soin de venger l'innocence égorgée.

Aussi-tôt que je me vis seule, dans un transport religieux, j'adorai le suprême Rémunérateur, qui voulut que la vertu malheureuse trouvât en elle-même une douce consolation. Alors je plantai de mes mains ce saule qui nous ombre, & qui couvre de ses branches la terre qui se mêle aux cendres de mon époux. Toutes les nuits je viens passer quelque temps au pied de cet arbre sacré, non pour m'affliger davantage, ni pour murmurer contre l'Auteur de mon être, mais plutôt pour m'élever à lui par le sentiment de mes peines. Alors je ne fais quel charme je trouve à répandre des pleurs en ce lieu.

Palmire se tut, en se penchant affectueusement sur son fils. Le jeune homme,

pénétré d'un étonnement religieux, demeura muet, immobile, & tous deux gardoient un profond silence.

(De B . . . , par M. P. L. C.)

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogriphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Couvent*, celui de l'Énigme est *Non*, celui du Logogriphe est *Magie*, où l'on trouve *Ami, Gai, Geai, Me, Ma, Mi, Mai, Mage, Age, Ame.*

CHARADE.

C'EST au milieu de mon dernier
Que se prépare mon premier ;
Et mon tout, par un doux prestige,
Lecteur, ou t'égaye ou t'afflige.

(Par M. l'Abbé Dubosq.)

ÉNIGME.

ECOUTZ, ami Lecteur ; pour me donner naissance,
Ma mère par morceaux est prise sans pitié ;
Chez les gens du bon ton, des lis j'ai la nuance ;
Chez le pauvre souvent je brunis de moitié.

Résous, si tu le peux, cet étrange problème :
 Ce qu'enferme mon sein me tient entre les bras.
 A toute heure, en tous lieux j'accompagne tes pas ;
 J'appartiens à la jeune, à la vieille, à toi-même.
 De mon destin telle est la loi,
 Que toujours je contiens beaucoup plus grand que
 moi.

(Par M. Gillet du Coudray, Avocat.)

LOGOGRIPHE.

Je suis un long myau, rejeton de la Terre ;
 Plus Cèrès me sourit, plus on me voit baissé ;
 Je fournis aux humains un mets très-nécessaire ;
 Mais je suis de mes dons bien mal récompensé :
 Pour posséder les biens qu'aux ingrats je procure,
 On me coupe la tête, on la mange, & mon corps,
 Des plus foibles coursiers, ainsi que des plus forts,
 Devient, qui le croiroit ? la grossière pâture.
 J'offre dans les neuf pieds, où mon tout est réduit,
 Une bête de somme en France peu commune ;
 Une autre fort mutine & sujette à rancune ;
 Une couleur du teint que le soleil produit ;
 Du toit du Laboureur la frêle couverture ;
 Une herbe dont toujours on vante la verdure ;
 Ce qui d'une Bourgade est le diminutif ;
 Du sexe le plus noble un terme distinctif ;
 Un mot article, adverbe, on note de musique ;
 De tout être pensant le principe moteur ;

Une exclamation qui marque la douleur ;
 Un des quatre élémens... Faut-il que je m'explique,
 Lecteur ? Dans les longs-jours de la chaude saison,
 Abandonné Paris pour le séjour champêtre ;
 Alors tu conviendras que j'ai grande raison
 De dire que sans peine on peut m'y reconnoître.

(Par M. Lapeigné Ducondray.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ŒUVRES DE THÉÂTRE, & autres
Poësies ; par M. DE CHABANON, de
l'Académie Française, &c. in-8^o. A Paris,
chez Prault & Pissot, quai des Augustins.

M. de Chabanon s'est exercé avec succès dans plus d'un genre ; mais peut-être n'auroit-il pas encore trouvé le genre où l'attendoient ses plus grands succès. Peut-être jugera-t-on que c'étoit à la Comédie, à la grande Comédie (la Comédie de caractère, la Comédie morale), qu'il étoit principalement appelé par ses talens. Le Volume qu'il publie aujourd'hui contient deux Pièces de ce genre. La première est *l'Esprit de parti*. Le choix de ce sujet mérite déjà des éloges ; ce sont sur-tout les ridicules

& les travers dominans qu'il faut avoir le courage de fronder ; c'est au mal présent qu'il faut sur-tout apporter remède , & on peut dire aujourd'hui de l'esprit de parti :

C'est proprement le mal-François.

Nous le portons par-tout ; dans la Religion, dans la Politique, dans les Sciences, dans les Arts ; dans les affaires, dans les plaisirs ; le plaisir qui devoit réunir tous les hommes, sert à les diviser ; il produit l'engouement & l'enthousiasme, d'où naissent les goûts exclusifs & l'intolérance. L'esprit de domination & de tyrannie est si naturel à l'homme, qu'il voudroit forcer tout le monde non seulement à penser, mais encore à sentir comme lui, ou plutôt comme il croit penser & sentir.

De l'esprit de parti, c'est la rage insensée,
 De faire dominer son goût & sa pensée,
 D'affervir le Public, de livrer des combats
 Pour une opinion que souvent on n'a pas ;
 Mais qui, prise au hasard, ou par haine adoptée,
 Est par la haine encore accrue & fomentée :
 De là les factions, les brigues, les complots ;
 Chaque Secte choisit son Chef & ses Héros....
 Qui pense comme nous, est pour nous estimable ;
 Et quiconque résiste à notre opinion,
 Jugé par ce seul fait, est ou sot ou fripon...
 Ces Messieurs s'aiment tant, pour mieux haïr autrui !

Telle est la manie que combat l'Auteur.

Si les raisons manquoient, il est sûr qu'en tout cas,
Les exemples fameux ne lui manqueroient pas.

C'est sur la Musique principalement que l'esprit de parti roule dans cette Pièce. C'étoit au Musicien philosophe & homme de Lettres, dont l'excellent Traité sur la Musique a plu à tous les partis ; c'étoit à lui, dis-je, qu'il appartenoit de faire rougir tous les partis de ces haines ridiculement atroces, que la Musique a fait naître parmi nous.

« L'esprit de parti, restreint ainsi à la Musique, ne fait plus de cette Comédie qu'une Pièce du moment, un Vaudeville du jour » : c'est une objection qu'on a faite à l'Auteur ; voici sa réponse :

« On peut en dire autant des *Précieuses*, de Molière, & des *Femmes savantes*. Un ridicule, peut-être passager, n'en est pas moins soumis à la censure comique. Ce ridicule même une fois disparu, on aime à en retrouver la peinture, lorsque l'art & les soins du Peintre l'ont rendue digne de quelque attention. Nos travers, ainsi peints d'âge en âge, nous donneroient précisément les fastes historiques de la Société, de ses folies, & de toutes ses manies passagères ».

Ce seroit déjà un avantage ; mais il nous semble qu'il y a encore une raison plus

forte en faveur de l'Auteur : chaque manie passe , mais l'esprit de parti reste , il porte les excès & les ridicules sur un autre objet , & peut-être

L'esprit qui l'anima ne périra jamais.

Or c'est cet esprit qu'on attaque ici ; retranchez de cette Pièce la Musique, & substituez-y tout autre objet d'engouement, la Pièce reste toute entière.

De plus, le Poëte ne s'est pas tellement borné à la Musique, qu'il n'y ait dans sa Pièce quelques traits sur nos autres manies, telles que le Magnétisme, les Baquets, l'Agent universel qui n'agit plus, les Ballons, les Clubs, &c.

Dorville (c'est l'homme de parti) est un père de famille qui devrait être occupé de toute autre chose que de partis & de cabales; il a une femme pleine de sagesse & de raison, un frère aîné plein de tendresse & de zèle, & qui lui a servi de père dans son enfance : ce frère arrive après une longue absence; Dorville y fait à peine attention : il a un fils & une fille qu'il devrait songer à établir. Il place auprès de sa fille un Chevalier Nardi, un fripon de Chanteur Italien, chargé de lui donner le goût du chant :

Le père, qui par-là croit en faire un prodige,
Veut que ce Maître encor l'instruise au Piano;
Ils expliquent l'*Amitie* & le *Pastor fido*.

Ces donneurs de talens font l'effroi des familles :
 Trop souvent nous pleurons la honte de nos filles ;
 Pour avoir accueilli ces lâches suborneurs :
 On veut former le goût, on pervertit les mœurs.

Quant à son fils, il le fait amoureux de
 Floré, jeune & jolie Cantatrice ; il favorise
 cet amour, pour pouvoir disposer des talens
 de cette Actrice en faveur de la Musique
 Italienne qu'il protège, & l'enlever au parti
 contraire ; voilà les soins qui l'occupent tout
 entier. On donne ce jour-là un Opéra de
 Tudomèle, Musicien Allemand, Héros du
 parti contraire : il faut le faire tomber ;
 Dorville fait venir à ses frais, de Naples à
 Paris, un habile Musicien ; il ne parle que
 de ce Dieu de la Musique :

De cet homme étonnant,
 Qui vient par son talent régénérer la France,
 De ce grand Alétha, notre unique espérance,
 Qui doit anéantir par ses brillans succès
 Le cri tudesque, enté sur le patois françois,
 Et faire refleurir sur la scène ennoblie,
 Les germes transplantés de l'illustre Italie.

Alétha paroît, il est digne de sa gloire ; il
 applaudit à son rival, il s'indigne de la
 proposition de lui nuire ; il confond les
 projets malfaisans de Dorville & de ses
 amis. Il fait plus, il seconde le dessein que
 Cléante & Madame Dorville ont formé de
 guérir Dorville de sa manie :